

L'art de se cacher dans Paris

Madame de Néers était une maîtresse toute hérissée d'obstacles; elle avait ses heures pour Dieu, ses quarts d'heure de repentir, ses stations au confessionnal, ses jours de charité. Elle ne voulait pas recevoir ses amants chez elle. Elle ne voulait pas aller chez eux. Il ne faut pas que la femme de César soit soupçonnée.

— Où voulez-vous que je vous aime ? dit le marquis avec une impatience bien naturelle.

C'était encore dans le coupé de madame de Néers; elle pencha la tête sur lui et répondit

par ces paroles quelque peu sacrilèges pour une dévote :

— Où il plaira à Dieu.

C'était la parole de madame de Maintenon à Louis XIV. Toutes les dévotes ont le même répertoire. Elles mêlent Dieu à leurs actions comme si Dieu dût sanctifier leurs péchés.

On ne peut pas toujours aimer une femme dans un coupé. Lord Sommerson demanda à madame de Néers dans quel coin de Paris elle aimait mieux cacher son bonheur.

— Mon bonheur à moi, dit-il.

Il croyait qu'elle allait lui indiquer une maison autour du bois de Boulogne, où elle venait tous les jours; mais son pied-à-terre étant la rue de Grenelle, elle était devenue paroissienne de Sainte-Clotilde: elle lui conseilla la rue de Martignac ou la rue de Bellechasse.

Voilà pourquoi le lendemain matin lord Sommerson cherchait — un pied-à-terre — rue de Martignac et rue de Bellechasse.

Rien n'est plus difficile à Paris, où tout semble si facile, de construire un nid pour l'amour, quand on veut se hâter. Le marquis trouva d'abord un appartement à louer, mais

il ne serait libre qu'au terme prochain. Il en trouva un autre, mais au cinquième : il faut à l'amour de fières ailes pour monter jusque-là, surtout quand on ne peut prendre qu'une heure à son prochain. Et puis, monter et descendre cinq étages, comment ne pas rencontrer un curieux et un indiscret ? Il trouva un appartement à l'entresol dans une maison meublée. Mais quels meubles ! Comment s'aimer sur toutes ces friperies, où tant de monde avait passé ?

Il faut à l'amour partout et toujours un air de nouveauté pour qu'il garde ses illusions. Combien de passions vulgaires avaient dû s'ennuyer dans cet intérieur, sur ce canapé en moquette, sur ces fauteuils en velours cachés par ces rideaux en damas de laine trame de coton, devant ces gravures à la manière noire, devant cette pendule qui ne marquait plus l'heure, tant elle s'était ennuyée à marquer l'heure de l'ennui !

Lord Sommerson sortit navré en se disant qu'il aimait mieux tout au monde que d'être heureux dans un pareil lieu.

— Pourquoi diable veut-elle que je l'aime

ici ? s'écria-t-il désespérant de trouver. Il n'y a plus rien à faire dans ce faubourg Saint-Germain ; il faut passer l'eau pour s'amuser.

Un dernier écriteau frappa bientôt ses yeux : Il entra. L'appartement lui plut ; la chambre à coucher donnait sur un jardinet — mystère et paysage ! — Il donna le denier à Dieu et courut chez son tapissier. Il lui confia qu'il attendait sa sœur pour le lendemain soir, il fallait que d'ici-là les ouvriers tendissent les murs de perse à vieux dessins ; il fallait en outre un beau lit Louis XVI, un canapé, deux fauteuils, une psyché, une pendule, toute une chambre à coucher du meilleur style, sans oublier le cabinet de toilette.

— Mais, monsieur le marquis, dit le tapissier, vous me payeriez mille francs par jour que je ne le pourrais pas. Mes ouvriers sont occupés pour la fête de mademoiselle Fleur-de-Pêche qui transforme son petit jardin en salle de bal.

— Je vous dis qu'il me faut cela pour demain.

— Je suis désolé de vous répéter, monsieur le marquis, que je ne le puis pas. Dans tout

Paris vous ne trouverez pas un seul tapissier pour entreprendre cette besogne-là. Songez donc, on ne trouve pas si facilement trois ou quatre cents mètres de perse, il faut la faire imprimer, après cela il faut la couper, il faut la coudre, il faut la clouer.

— Eh bien ! quand pourriez-vous me faire cet ameublement ?

— Dans quinze jours ou trois semaines.

— Oh ! Paris, pays de la décentralisation ! s'écria lord Sommerson.

Il alla chez un second tapissier, qui lui demanda un mois ; chez un troisième, qui lui demanda six semaines.

— Qu'on parle encore de la volonté humaine, disait-il avec fureur. Voilà un homme et une femme qui veulent être heureux, ils ne le seront pas, parce qu'ils n'ont pas les instruments du bonheur.

Lord Sommerson devait rencontrer madame de Néers par hasard à midi, devant un bénitier de Sainte-Clotilde.

— Eh bien ! lui dit-il, j'ai trouvé ; mais tous les tapissiers de Paris sont occupés pour les fêtes de l'hiver. Le seul moyen d'être chez

soi, c'est encore de louer un appartement au Grand-Hôtel.

— Vous allez vous ruiner !

— Oui, ce sera le troisième appartement que je louerai pour vous. Vous me paierez tout cela.

— Eh bien ! va pour le Grand-Hôtel ! Vous avez raison, nous nous figurerons que nous sommes en voyage. Mais si on me rencontrait par là ?

— N'a-t-on pas toujours des amis au Grand-Hôtel ? Voilà ce que je ferai : j'enverrai une femme de très bonne mine louer un appartement. Elle donnera plusieurs noms, le vôtre, celui de votre sœur, en disant que ce sont ses amies et qu'on devra leur remettre la clef pour l'attendre. Ainsi vous serez abritée. Pour moi, je connais les détours du labyrinthe. C'est dit, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura madame de Néers en passant de l'eau bénite à lord Sommerson.

Ils se séparèrent pour se retrouver le soir même, vers dix heures, au Grand-Hôtel.

L'appartement était loué sous le nom de madame d'Albret. C'était le n° 50. Quand

vint madame de Néers, elle demanda si son amie était partie pour le bal.

— Mais madame d'Albret n'occupe pas encore l'appartement.

— Elle va venir, dit madame de Néers, dites-moi son numéro et donnez-moi sa clef.

— N° 50. Votre nom, madame ?

— La comtesse de Montmartel.

On lui remit la clef sans même regarder si c'était un des trois noms inscrits.

Et elle passa.

Lord Sommerson attendait sur le perron. Il suivit la marquise à distance respectueuse.

Au second étage, comme elle cherchait à se faire indiquer l'appartement, il s'approcha d'elle.

— Êtes-vous assez belle ! lui dit-il.

— Ne m'en parlez pas, j'ai quitté pour vous le bal de madame de la Chanterie. Entrons vite et réchauffez-moi. Dépêchons-nous, parce que j'ai promis de souper pendant le cotillon.

— Vous êtes un ange.

Le marquis ouvrit la porte.

— Oui, un ange déchu et voilà l'enfer,

n'est-ce pas ? Ah ! qu'il fait froid dans votre enfer, Satan !

Il y avait des journaux et des volumes sur la table, lord Sommerson les brûla dans la cheminée. Un vrai feu de joie. Mais ce n'était pas à ces flammes-là que voulait se réchauffer la marquise. Elle comptait bien ne pas chiffonner sa robe de bal, mais quelques baisers brûlants sur ses bras et sur ses épaules devaient la rappeler à la vie.

Lord Sommerson aurait bien voulu souper avec elle, mais le mari jouait au whist chez madame de la Chanterie, il devait l'y attendre jusqu'au souper.

— Je ne suis venue aujourd'hui, dit-elle, que pour essayer les plâtres.

Elle partit en promettant de revenir le lendemain.

Le marquis lui donna encore un manteau de baisers, sur quoi elle rajusta sa pelisse et elle s'en alla contente de lui et contente d'elle.

Lord Sommerson était plus amoureux que jamais.

Il sonna. Une femme se présenta.

— Tenez, lui dit-il dans un style de parfait

notaire, en lui donnant une pièce de cinquante francs, la dame qui vient de venir viendra tous les jours. C'est ma fiancée, il ne faut rien dire. Elle habite Bougival, son père s'oppose à notre bonheur, voilà pourquoi j'ai loué un appartement ici, il faut bien que jeunesse se passe!

— Oh! nous voyons cela tous les jours, dit la femme de chambre. Quand même nous serions bavardes, nous n'aurions pas le temps de parler. Et puis, voyez-vous, ici on ne sait pas les noms, on ne sait que les numéros. Par exemple, je sais que le numéro 51 s'endort tous les jours avec le numéro 43 qui se réveille tous les matins avec le numéro 61, mais je ne sais seulement pas de quel pays ils sont.

VII

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment

Madame de Néers retourna le lendemain au Grand-Hôtel où le marquis de Sommerson s'était installé armes et bagages, pour ne pas la manquer.

Elle arriva avec un livre de messe. C'était son roman. Le marquis s'imaginait qu'il lui faudrait faire un siège sérieux pour battre l'ennemi, pour débusquer cette fière vertu toujours en sentinelle. Mais la dévote avait laissé sa vertu à la porte.

Il n'eut pas la peine de la prendre : elle se donna.

Et elle se donna bravement, sans mar-

chander. Il vit bien qu'elle avait mesuré l'abîme et qu'elle était fière du sacrifice.

Lord Sommerson était de ceux qui s'attaquent aux femmes du monde, parce qu'ils reconnaissent que c'est bien plutôt chez elles qu'on trouve l'amour que chez les filles qui en font marchandise. Les filles d'aujourd'hui surtout, je ne parle pas de celles qui courent les rues, donnent d'autant moins qu'on les paie plus cher. Les Manon Lescaut d'autrefois donnaient leur âme et leur corps, les Manon Lescaut contemporaines ne donnent que des fragments, beaucoup de provinces du royaume étant toujours occupées. Naguère encore, on donnait des jours et des nuits, aujourd'hui on ne donne que des heures et des minutes.

Madame de Néers prit l'habitude de venir au Grand-Hôtel. Elle vint d'abord tous les matins et tous les soirs, l'heure de la messe et l'heure du salut. Elle ne vint bientôt plus que tous les matins.

Pourquoi ne vint-elle plus du tout sans avoir dit adieu à son amant? Sans doute elle était retournée à Dieu.

Le marquis de Sommerson n'avait pas été conter à madame de Montmartel l'histoire du coupé olive, ni les rendez-vous du Grand-Hôtel. Mais quand il s'imagina que cette passion imprévue avait dit son dernier mot, il se retourna vers la comtesse.

Il la rencontra aux Italiens. Au risque de voir venir le mari, il se hasarda dans sa loge. Elle ne prit pas de détour pour lui demander s'il était content de sa sœur.

Il fit semblant de ne pas comprendre.

— Mais, lui-il d'un air surpris, depuis que j'habite son appartement, elle n'y est pas revenue.

— Je sais bien, reprit-elle, que ma sœur ne va pas rue Newton, mais je sais qu'elle va au Grand-Hôtel.

Lord Sommerson sourit et dit que s'ils s'étaient revus, madame de Néers et lui, ç'avait été pour parler de madame de Montmartel.

— Et qu'avez-vous dit de moi?

— Beaucoup de mal, naturellement.

Le marquis regardait des boucles d'oreille style Campana que portait la comtesse. Quoi-

que la mode eût repris toutes les formes, il se rappela que celles-là étaient uniques, et qu'il les avait vues aux oreilles de madame de Campagnac.

— D'où vous viennent ces pendants d'oreille?

— D'une tante à moi, madame de Campagnac, qui a eu, comme tant d'autres, le tort de croire à l'amour.

— Oui, oui, dit lord Sommerson en cherchant dans ses souvenirs, il y a en elle, si j'ai bonne mémoire, de votre caractère et de celui de votre sœur : le diable au corps qui se cache sous le masque du bon Dieu. Qu'est-elle donc devenue? Est-elle toujours à Venise avec mademoiselle de Parisis, celle qu'on a surnommée Violette?

Lord Sommerson et madame de Montmartel trouvèrent beaucoup de plaisir à parler des absentes.

VIII

Où réapparaissent Violette et madame de Campagnac

On n'a pas oublié dans le monde parisien le bruit des aventures de madame de Campagnac, « la première heure du diable » avec Octave de Parisis, ni toutes les heures plus diaboliques encore avec le duc de Santa-Cruz.

Madame de Campagnac pleurait ses péchés à Venise avec Violette.

Madame de Montmartel était nièce de madame de Campagnac, quoiqu'elles fussent presque du même âge.

Quand madame de Campagnac avait perdu ses droits d'entrée dans le monde du